

HITLER MAGIC CIRCUS

Max Awe est un nazi, un S.S., un vrai de vrai mais un peu spécial quand même : il lit des romantiques allemands faisandés, écoute de la belle musique classique qui émeut, cite Tertullien, compulse Flaubert en voyage, nourrit de profonds désirs incestueux envers sa sœur jumelle Conchita qui lui causent diarrhées aiguës, digressions philosophiques et remises en causes personnelles, est polyglotte et pédé comme un phoque rhénan et occupe ses longues après-midi d'hiver à se tarauder l'oignon avec des branchages, comme tout bon S.S. cultivé, incestueux et homo (faut les comprendre, ils n'avaient pas la télé à l'époque). Bien entendu, ce sinistre zouave ne nous intéresse en rien : non, celui qui nous préoccupe ici n'est autre que Bob (diminutif affectueux de Gunther), son cousin, lui aussi S.S. mais d'origine suisse, beau, hétéro, vulgaire et con comme la dernière des têtes de nœud. Pourquoi avait-il décidé de faire carrière dans les forces armées du national-socialisme, me direz-vous ? C'est une bonne question : disons qu'à l'inverse de la France en 2009, où être ch'ti, adhérent UMP, acteur porno ou chanteur merdique sur Internet suffisent, il n'y avait guère en Allemagne dans les années 1940 qu'un seul moyen d'être *in* — porter un bel uniforme noir, un chouette képi et de grandes bottes luisantes.

À l'automne 1941, quelque part sur le front de l'Est, Bob Awe sévit parmi les redoutables *Einsatzgruppen*, les « commandos de la mort qui tache » ainsi qu'on les surnommait non sans effroi dans les campagnes les plus reculées.

— Dites donc, fait pas chaud, hein ? dit Bob pour briser la glace à l'adresse des trois cents hommes, femmes et enfants que ses potes et lui devaient exécuter par balles dans un trou paumé d'Ukraine.

Personne ne répondit. On entendit les premiers coups de feu déchirant le brouillard. Vérifiant son arme, Bob se tourna vers Ernest Grubgen, son supérieur hiérarchique, homme rigide et buté qui s'obstinait à réclamer de la caille farcie au restaurant alors que ce n'était visiblement pas la spécialité locale.

— Chef, pourquoi on doit buter ces pauv' tranches, déjà ?

— Ecoute, Gunther...

— Tout le monde m'appelle Bob.

— Écoute, Bob, tu n'as pas besoin d'avoir de raison. Ils sont Juifs ou assimilés, tu les flingues et c'est tout.

— Attendez, j’vais pas gaspiller mes munitions sur des types uniquement parce qu’ils sont feuj’s ! Ils ont même pas d’armes, ils pourront pas se défendre, c’est pas très intéressant...

— Intéressant ou pas, obéissez !

— Bah, ce serait aussi con que de tuer quelqu’un uniquement parce qu’il est manouche, Noir, handicapé ou rouquin, hein les gars !

Un lourd silence s’abattit sur la campagne grise. Autour de Bob, les officiers haussaient les épaules en pensant au dernier bar à putes à la mode qu’ils pourraient visiter lors de leur prochaine perm’.

— Bob, tu es un bon soldat, reprit l’officier Grubgen, mais tu dois savoir que c’est exactement ce que nous faisons. Nous tuons les gens sans raison, c’est comme ça. Sauf pour les rouquins mais ça devrait venir, je les soupçonne d’être vecteurs de maladie avec leur hygiène corporelle déplorable, je vais d’ailleurs remettre une note de synthèse dans ce sens à la hiérarchie dès cette après-midi.

— Ils ont fait quoi ceux-là ? demanda Bob en pointant les familles grelottantes avec son canon.

— Arrêtez, Bob, cessez de discuter des ordres qui nous viennent directement de notre Führer ! Ces individus sont des ennemis de la nation allemande, ils ont, comment dire, ils ont taggué un cimetière nazi de Düsseldorf avec des étoiles de David !

— Vraiment ?

— Eh oui, ce sont des Juifs particulièrement belliqueux, ces gens-là n’ont aucun respect pour nos morts, ils ont profané les sépultures de nos frères les plus auréolés de gloire : le caporal Jurgen Klaus qui s’était pris un retour de flamme en incendiant une synagogue à Berlin, le sous-officier Karl Pug qui est mort la nuque brisée en tombant dans une fosse commune, le colonel Arnold Kollman qui a été réduit en confettis en voulant lancer une grenade sur des enfants du ghetto de Varsovie... Des braves, trop tôt disparus.

— Sûr que c’est moche, chef. Merci de ces explications.

Désormais apaisé, Bob put massacrer, dézinguer, exterminer à tour de bras afin que justice soit faite pendant qu’Ernest Grubgen, retourné dans ses quartiers, se faisait lustrer les bottes en réclamant qu’on lui serve une caille farcie. Dix minutes plus tard, le valeureux Bob Awe, parti satisfaire un besoin naturel, revint féliciter ses collègues s’activant autour d’un charnier fraîchement creusé :

— C’est du beau boulot les gars, chapeau, on se demande comment vous avez fait pour rentrer autant de types dans un si petit trou. Bon, faut admettre que y’avait pas mal

d'enfants, mais ça reste une sacrée performance. Ils seront bien là-dedans, c'est un peu serré mais ils auraient tort de se plaindre, c'est quand même moins cher que l'hôtel.

Pendant ce temps, à Munich, l'administration du IIIe Reich tournait à plein régime sous la férule sévère mais juste de son Guide suprême, Adolf Hitler, vieillard moustachu et tremblotant, ami des labradors de concours et des grands blonds avec des bottes noires. C'était un type bougon quoique propre sur lui ; régulièrement de mauvaise humeur en raison de récurrents problèmes de mycoses, ses amis le décrivaient néanmoins comme un chic type. Ce petit homme sec n'avait d'ailleurs pas son pareil pour raconter les histoires drôles. Depuis une heure et demie, les membres les plus éminents du régime nazi étaient réunis dans les locaux de l'état-major, et depuis une heure et demie, Hitler déblatérait à propos des chiens-loups sans que personne n'ose le couper :

— Voyez-vous, le chien-loup est un animal proprement stupéfiant, il jappe, il grogne, il bondit, il baguenaude parfois, mais toujours avec élégance, avec tact, le chien-loup est un animal plein de savoir-vivre, supérieurement intelligent, bien que féroce si la situation l'exige, c'est le meilleur ami de l'homme après la mitrailleuse lourde, et il est bien plus affectueux, ce qui ne gêne rien, le chien-loup est un bienfait de la Nature que seule la race aryenne est capable de comprendre, d'aimer et d'éduquer afin que tous ensemble...

— Si j'avais un chien-loup sous la main, j'en ferais du hachis, pesta Heinrich Himmler à voix basse en s'allumant une clope.

— Pas de tabac ici ! beugla le Führer dès la première taffe. Éteignez ça tout de suite, déchet ambulante, je hais la cigarette, pas de cigarette, jamais de cigarette en ma présence ! Bon, je reprends : le chien-loup est un animal si fabuleux que je m'opposerai quoi qu'il m'en coûte à ce que toute violence soit commise à son encontre, d'ailleurs je suis intimement convaincu que la cruauté envers les bêtes n'a pas sa place dans notre régime salvateur.

— Vous êtes au courant qu'à cinquante bornes d'ici on gaze des gens après torture ? dit un officier passablement bourré, manquant de faire s'étouffer Goebbels avec une olive.

— Mais quel rapport ? demanda Hitler.

On frappa à la porte et un soldat en uniforme, visiblement pressé, entra avec un télégramme qu'il transmit au Führer. L'homme tourna rapidement les talons et Hitler prit la parole de cet air sombre qu'il affectionnait tant pour se donner une contenance en forçant sur sa voix de gamine fluette pas encore réglée :

— Messieurs, j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer : il nous sera impossible de déporter les Juifs du ghetto de Lodz comme prévu.

— Mais pourquoi ? s'enquit Friedrich Rappün, qui avait personnellement supervisé cette opération d'envergure dans les moindres détails.

— À mon grand regret, je viens d'apprendre qu'ils meurent en masse d'une fulgurante épidémie de typhus. Laissons faire la nature.

— Nooooooon ! Ce, ce n'est pas possible ! hurla Friedrich avant de fondre en larmes. C'était mon chef-d'œuvre, j'y avais mis tout mon cœur, toutes mes tripes ! Non, non, non !

— Allons, Fredo, on t'en trouvera d'autres, des Juifs, essaya de le reconforter Heinz, un de ses collègues.

— Non, pas des comme ça, pas des aussi bien ! Des Juifs ashkénazes installés là depuis le XVIIe siècle, un des fleurons de la culture hébraïque d'Europe de l'Est, je l'aurais rayé de la carte en un instant, pfuiit !, simplement en appuyant sur un bouton ! Quel gâchis !

— Sûr, Fredo, c'aurait été sublime mais c'est la vie, que veux-tu...

— *Mein Führer*, je souhaiterais vous demander une faveur, dit Friedrich dans un sursaut d'orgueil. Pourrions-nous quand même gazer ces Juifs morts du typhus, symboliquement, pour la beauté du geste ?

— Au prix du zyklon B ? Vous déraisonnez ! s'offusqua Himmler.

— Il a raison, reprit Hitler, je suis désolé, mon garçon, mais c'est comme ça. La vie est parfois cruelle, c'est dans ces moments-là qu'on aurait bien besoin d'un chien-loup.

— Je suis dégoûté, dégoûté ! pleurnicha Friedrich Rappün, courant comme une fillette contrariée puis claquant la porte derrière lui.

— Il est trop sensible pour faire ce métier, justifia Heinz. Je vais aller lui parler. Fredo, reviens, on va trouver une solution ! dit-il en s'éclipsant à son tour.

— Bon, on en était où ? continua Hitler comme si de rien n'était. Ah oui, les chiens-loups. Alors, le chien-loup est un animal extraordinaire, incroyable, hors norme, il y aurait bien des choses à dire à son sujet. Mais d'ailleurs, vous ai-je déjà vraiment parlé des chiens-loups ? Sommes-nous bien allés au fond du problème ? En effet, il est vital de savoir que...

— C'est reparti pour un tour, murmura Goebbels en se versant un coup de rouge.

Deux mois plus tard, Bob était de retour en Allemagne en plein pangermanisme galopant : visiblement traumatisé par les événements tragiques survenus sur le front de l'Est — il faisait froid et les soldats devaient se partager une bouillotte pour deux —, il avait été

muté dans une unité l'exposant moins à la rudesse de la vie militaire, où l'on espérait qu'il se remettrait au plus vite du méchant rhume contracté sur le chemin du retour. Bob fut donc transféré à la logistique, un boulot pas crevant et bien payé dans un petit bureau chauffé jouxtant un vaste hangar de la région de Leipzig, en un mot : une planque. Bob n'était pas mécontent de sa nouvelle affectation : même avec une mitraillette automatique, buter des gens à la chaîne, au bout d'un moment, ça fait mal aux doigts. Certains de ses collègues avaient même frôlé l'ampoule ; cela en disait long sur la sévérité des troubles qu'avaient pu connaître ces illustres parangons de la grandeur allemande dans le noble exercice de leurs fonctions.

Question taf, Bob était peinard : pas des masses de collègues, des responsabilités minimales et des pauses déjeuners qui s'éternisaient, surtout quand y'avait tartelette aux framboises à volonté à la cantine. Il n'avait qu'à consigner sur un grand carnet le matériel entrant et sortant, attribuer à chaque élément sa place dans la section correspondante du hangar et appliquer un petit tampon violet sur les feuilles de sortie : a priori, du gâteau. Même un Tzigane pédé débile et presbyte aurait pu y arriver, alors qu'il avait quatre bonnes raisons de se faire flinguer à n'importe quel coin de rue.

Malgré le peu de compétence réclamé par la tâche qui était la sienne, Bob parvint néanmoins à commettre au bout d'une semaine une bévue qui ôta la vie à douze petits enfants blonds qui, comble de malchance, n'avaient même pas encore pu tirer sur un seul Juif de leur vie (ou alors à la récré et avec des pierres, mais ça compte pas). Un mardi matin semblable à n'importe quel autre mardi matin, un officier vint se plaindre en haut lieu, c'est-à-dire au supérieur de Bob : la veille, une triste farce avait gâché la soirée de ses meilleurs hommes. Alors qu'une bonne cinquantaine de gitans fort dépenaillés avait été envoyée aux douches, les soldats postés devant les portes avaient entendu un grand éclat de rire : une heure après, les rires ne cessant pas, ils étaient entrés et s'étaient eux aussi fendu la gueule un bon coup. Après enquête, les constatations furent sans appel : le redoutable zyklon B utilisé de coutume avait été remplacé par un inoffensif gaz hilarant. Une inversion malheureuse avait eu lieu dans les bombonnes de gaz réceptionnées par Bob : par sa faute, au même moment, le petit Hans, auquel le papa S.S. avait voulu faire une surprise en récupérant une bombonne de gaz hilarant pour égayer la soirée, était mort gazé à l'insecticide avec tous ses copains des *Jeunesses hitlériennes*.

Sacrée boulette. L'affaire fit grand bruit ; Bob fut rétrogradé. On le muta dans une structure subsidiaire rattachée au ministère de l'Intérieur dirigé par Heinrich Himmler, la Section de Recherche en Bureau. Avec ses minces lunettes rondes et ses cheveux courts formant parfois une houppette à la Tintin du IIIe Reich, Himmler, en dépit de ses quarante

balais bien tassés, avait l'air d'un éternel ado rêveur, d'une petite fiotte pleureuse ou d'un patineur artistique à la retraite. Il n'inspirait nulle crainte ; en le voyant, les Juifs déportés parmi les moins jobards se foutaient même ouvertement de sa gueule. Il en souffrait, mais en silence : Himmler n'était pas homme à s'épancher en public, sauf quand il était pété comme un Polonais — là, il n'était pas le dernier pour les blagues de cul. Maître des S.S. et de toutes les polices allemandes, Himmler était un sacré loustic gentiment illuminé, méticuleux à l'excès, une brave buse un peu fofolle fascinée par la « race blonde » et le saint Graal, qu'il pensait caché sous des buissons quelque part dans le sud de la France.

L'activité principale de Bob, anonyme et peu rémunératrice, consistait à rédiger des rapports sans intérêt dont à peu près tout le monde se foutait ; Hitler lui-même s'en servait pour envelopper les gigantesques crottes essaimées dans les couloirs de leurs locaux munichois par sa demi-douzaine de dobermans de race. Il s'y adonna avec désinvolture et négligence, comme à son habitude : en général, il dormait jusqu'à onze heures, se pointait vers les quatorze heures au bureau avec un assortiment de gaufrettes et de gâteaux au beurre, se bâfraient avec ses collègues aussi flemmards que lui jusqu'à dix-sept heures, où il torchait à la va-vite des expertises éclairées de deux ou trois pages sur l'équipement en pneus neige des camions de transport allemands ou la manière de différencier au premier coup d'œil un Chinois de taille moyenne (à déporter illico) d'un panda nain (à protéger avec amour). À six heures moins le quart, il saluait ses collègues, faisait la bise à la secrétaire et repartait avec un peu d'avance pour aller s'acheter un ou deux pains au chocolat pour le goûter, puis il rentrait dans son appartement de fonction, guilleret, les cheveux au vent, pour se préparer un copieux dîner avant d'aller passer la soirée au bordel du quartier.

La vie était simple et frugale, et Bob s'en contentait bien, tout comme ses affidés de la Section de Recherche en Bureau. Personne ne faisait attention à ce qu'ils faisaient, ni à ce que faisait qui que ce soit en Allemagne : la résistance en Europe n'était pas folichonne, les Américains attendaient tranquillement Pearl Harbor (qui n'allait plus tarder) pour se sortir les doigts et l'on pouvait se loger à moindre coût en centre-ville de Berlin, abandonné massivement et sans raison par les Juifs et les homos qui y pullulaient en temps normal. Bref, tout allait comme sur des roulettes et Bob était du même avis que ses collègues : les gaufrettes à la vanille étaient de loin les meilleures.

Les choses semblaient se dérouler au mieux, mais il demeurait encore quelques incorrigibles sceptiques au sein de la formidable machine administrative nazie. L'un d'eux, Herbert Strausser, était vachement stressé : il allait s'entretenir dans les cinq minutes avec le

Guide suprême de la nation en personne. Trois mois plus tôt, il avait obtenu de Micheline, la secrétaire attitrée d'Hitler, un rendez-vous en bonne et due forme pour évoquer une solution alternative au problème juif en Europe. Quand l'officier Strausser entra à l'aube dans le bureau du Führer, celui-ci semblait l'avoir oublié et se massait vigoureusement les panards dans une bassine fortement chlorée.

— Qu'y a-t-il, soldat ?

— Je voudrais vous entretenir d'un sujet sensible, si c'est possible bien entendu...

— Oui, oui, allez-y, j'ai des problèmes de mycoses mais rien de grave.

— Cela concerne les Juifs, pour tout dire. J'avais dans l'idée qu'au lieu de les réduire à néant nous pourrions, comment dire, les transporter, enfin, ailleurs, quoi.

— Les transporter où ?

— C'est là qu'intervient mon « Plan Alaska » : nous les enverrions par cargo dans le Cercle polaire arctique où ils ne menaceraient en rien notre sublime Reich, paumés sur la banquise au milieu des phoques, des esquimaux et des marsouins.

— Qu'est-ce qu'ils iraient foutre sur la banquise, ces Juifs ? Non, ce n'est pas une bonne idée, en plus ils seraient capables de corrompre les pingouins, des animaux si charmants. Et puis je trouve que la solution que nous avons choisie est plutôt efficace, non ?

— Oui mais quand même, des camps de concentration, d'extermination...

— J'étais sûr qu'on me le reprocherait un jour ou l'autre ! s'exclama Hitler en remuant vigoureusement ses pieds endoloris dans la bassine. Figurez-vous que je l'ai fait par bonté d'âme, pour rendre service à ces pauvres gens. Vous auriez préféré que je les fasse tuer chez eux, au cœur de leur tendre cocon, sous les yeux de leurs voisins ? Je m'y suis refusé. Il m'a semblé préférable de les déporter loin de là pour les supprimer dans un cadre plus intime, la famille au complet, à l'abri des regards réprobateurs de la populace. Et au moins, grâce à moi, les enfants les plus défavorisés ont pu goûter une fois dans leur vie au bon air pur de la campagne. Alors, on dit merci qui ?

— Merci, *mein Führer*.

— Bon, la question est réglée. En partant, dites à ma secrétaire de m'amener une brosse ou une gratounette, ça ne sera pas de trop, dit Hitler en inspectant ses doigts de pied.

La première incompréhension entre Bob et ses camarades de bureau apparut un jour quand il arriva au bureau, aux alentours de quatorze heures trente, fier comme un paon, en arborant un grand chapeau de cow-boy et une étoile jaune à sa veste.

— Juif, Juif ! hurla Lothar, un de ses collègues, en le voyant débouler.

— Eh, c'est moi, Bob ! dit-il en soulevant son chapeau.

— Ouf, tu m'as foutu la trouille. Mais qu'est-ce que t'as, tu te prends pour un Juif ?

— Bah non, je suis Allemand d'origine suisse, je m'appelle Bob mais c'est le diminutif de Gunther.

— Je sais bien, je disais ça pour l'étoile.

— Quoi, l'étoile ?

— Ben, c'est une étoile de Juif.

— Ça ? Non, c'est une étoile de shérif¹ !

— C'est une étoile de Juif j'te dis ! D'ailleurs y'a pas de shérif ici !

— C'est sûr que y'en a de moins en moins, dit Bob nostalgique, j'aimais bien quand toutes ces familles de shérif surveillaient les rues avec leurs belles étoiles dorées sur leurs vestons. Celle-là je l'ai trouvée dans une poubelle hier, donc maintenant c'est moi le shérif !

— Ecoute, Bob, moi j'ai rien contre, mais y'en a que ça pourrait rendre méchant. Cette étoile, c'est pour humilier les Juifs, tu comprends ?

— Humilier un shérif, ça va pas la tête ! Y'a pas plus puissant qu'un shérif, mon pote ! affirma Bob en posant sur le bureau sa quotidienne boîte de gâteaux.

— Bon, si tu veux, fit Lothar déjà fatigué. À part ça, t'as un peu bossé pour une fois ?

— J'ai écrit un truc sur l'approvisionnement de nos bases militaires en carottes râpées. Je l'ai fait tout seul sur mes heures de repos.

— Ca doit être vraiment à chier si tu l'as fait tout seul.

— En fait une pute m'a un peu aidé, je calais sur la fin.

— Ca va sûrement plaire à la hiérarchie, dit Lothar en cherchant les gaufrettes à la vanille.

Plusieurs mois de totale incompétence s'écoulèrent, mais Himmler n'en avait visiblement rien à foutre ; il fallait dire qu'il avait de quoi s'occuper, principalement lorsqu'en début de mois il réunissait ses gradés pour faire le point. À la fin de l'été 1942, une assemblée importante se déroula pour tirer un bilan chiffré des derniers évènements. Naturellement, les S.S. parmi les plus hargneux avaient répondu à l'appel : tout de noir vêtus, ils sortirent un à un des dossiers de leurs petits attaché-cases et attendirent, fébriles, que vienne leur tour.

¹ Serge Gainsbourg confirme cette version des faits dans sa chanson *Yellow Star*..

— Bon, nous allons commencer la réunion, annonça Himmler en astiquant ses lunettes. Torsten, tes chiffres ?

— Euh, comment dire, j'ai, j'ai les résultats de Tchécoslovaquie. De mars à août, 75 000 déportations. On aurait pu faire mieux mais on a eu une grève des cheminots, des rails qui ont gelé et une invasion de sauterelles qui...

— Ok, ok, c'est pas mal quand même. Karl, à toi !

— Oui chef, je, j'étais en charge de l'accueil des prisonniers raflés au Vélodrome d'Hiver, d'après mes sources on taquinerait les 13 200 Juifs.

— Attendez, officier, y'a taquiner et taquiner ! Quel est le nombre officiel ?

— Seulement 13 152, désolé, dit Karl tout penaud en baissant la tête.

— Ouh, ouh ! firent les autres en chœur.

— Ca va, ça suffit, n'en rajoutez pas, il est déjà assez mal comme ça, on peut pas être au top tous les mois, relativisa Himmler. Puis ces Français font vraiment du travail de merde : quand il s'agit d'exproprier, de dénoncer ou de s'en mettre plein les poches, y'a du monde, mais quand il faut bosser, walou ! Fais pas cette tête, petit, tu connaîtras des jours meilleurs. Bon, on passe à toi Franz, annonce la couleur !

Franz se leva d'un air triomphant, décidé à leur en mettre plein les mirettes.

— Suite aux déportations massives depuis le ghetto de Varsovie, j'ai le privilège de vous apprendre l'extermination de 300 000 Juifs à Treblinka ! Les fourneaux vont tourner à plein régime, croyez-moi !

Une salve d'applaudissements salua ce louable effort ; des sifflets de liesse et des mots amicaux fusèrent pour récompenser leur champion.

— Franz, j'ai l'honneur de te décerner le prix d'« Employé du mois », dit Himmler en lui remettant un certificat de performance sous cadre et un macaron rehaussé d'un petit ruban bleuté. Bravo l'artiste, continue comme ça, fais-nous rêver !

— Merci, merci, répondit Franz les larmes aux yeux, j'ai simplement fait mon boulot, c'est vrai que j'ai pas compté mes heures mais c'est vraiment trop, je sais pas quoi dire...

— Alors ne dit rien, conclut Himmler en le prenant par l'épaule. On va fêter ça.

On distribua de petits chapeaux pointus et une folle chenille s'engagea sous une pluie de confettis et de cotillons, jusqu'au banquet d'honneur offert par diverses firmes allemandes qui bénéficiaient de la main-d'œuvre très bon marché des camps de concentration (les gars n'étaient pas bien costauds mais ça faisait des économies à la fin du mois).

Bob commit un regrettable écart de conduite qui sonna le glas de son enviable situation. Un de ses rapports, plus nullissime encore que les autres, alerta les autorités compétentes et un vendredi, sur le coup des seize heures, alors qu'il était sur le point de partir en week-end, son supérieur direct Jens Winkler, qu'il n'avait vu que deux fois en six mois, entra dans son bureau l'air mauvais, un dossier à la main.

— Officier Awe Gunther, matricule A-12 747, Section de Recherche en Bureau, est-ce bien vous ? demanda Winkler d'un ton à faire frémir un kapo.

— Bah oui, fit Bob en haussant les épaules.

— Je suis passé ce matin et vous n'étiez pas à votre poste. Etiez-vous souffrant, officier Awe Gunther ?

— Non, je dormais.

— Et pourquoi dormiez-vous au lieu de servir la nation comme tout bon patriote ?

— Parce que j'étais fatigué. Vous voulez une gaufrette ? dit-il en lui tendant la boîte à gâteaux.

— Non merci, jamais entre les repas. J'ai ici un rapport comportant votre signature daté de l'avant-veille d'aujourd'hui intitulé, je cite, « De l'installation de courts de tennis en vue de la Solution finale ». Reconnaissez-vous les faits que je viens d'énoncer, officier Awe Gunther ?

— Oui, mais appelez-moi Bob.

— Bob ?

— C'est le diminutif de Gunther.

— Peu importe, expliquez-vous sur ce rapport inepte que j'ai lu au petit déjeuner !

— C'est vrai, vous l'avez lu ?

— Parcouru, disons. Pouvez-vous enfin m'expliquer cette histoire de courts de tennis ?

— Ben, c'est simple, c'est une ruse pour envoyer les Juifs à la douche plus facilement.

— Je ne suis pas sûr de vous suivre, Bob.

— L'idée, c'est de gazer les Juifs pendant qu'ils se douchent, vous êtes d'accord ? Bon, ben pour qu'ils aient envie d'aller à la douche, on organise une compétition de tennis, bien sûr on les fait jouer en double pour gagner du temps, un set suffira, après ils retournent aux vestiaires, se douchent et couic !, on les zigouille. En plus on économise la coupe à remettre au vainqueur, puisqu'il sera mort avant.

— Mais c'est stupide ! C'est la plus énorme connerie que j'ai jamais entendue, et pourtant ça fait dix ans que je suis l'assistant stagiaire de cette grosse baderne inculte

d'Himmler ! Officier Bob, en aucun cas les Juifs ne donnent leur avis dans le fait d'aller aux douches : on les y force, voyez-vous, de fait votre stratagème est inutile. Vous faites un bien pitoyable nazi.

— Bof, vous savez, j'suis pas vraiment nazi, moi.

— Quoi ?!

— Je suis nazi à mi-temps, disons.

— Répète un peu, fripouille ! dit Winkler en sortant son arme.

— Vous énervez pas, moi je suis « nazi friendly », c'est tout.

— Vous êtes dingue ? Vous souillez la race supérieure avec vos idioties !

— C'est comme « gay friendly », vous voyez, c'est des gens qui sont pas gay-gay, mais bon, un peu quoi, ils sont ouverts, moi c'est pareil, je suis un nazi sympathisant, j'aime bien l'uniforme, les parades, les drapeaux avec les aigles, le folklore, les petites moustaches, tout ça. Je suis un esthète, c'est tout, faut pas vous en faire autant.

— Suffit, officier, j'en ai assez entendu ! Vos capacités mentales semblent altérées, j'en avertirai la hiérarchie afin que vous soyez muté à un poste plus conforme à vos aptitudes, dit Winkler avant de quitter la pièce abasourdi.

Le lendemain, on annonçait à Bob qu'il montait en grade.

Bob arriva sur place la semaine suivante, avec une valisette contenant son nécessaire de toilette et divers prospectus sur les hauts lieux du tourisme local ; il n'eut malheureusement l'occasion d'en voir aucun. Stalingrad était une ville fort laide, toujours en travaux, où les monuments d'époque n'étaient pas franchement bien conservés ; on y mangeait mal, y dormait trop peu à son goût, le voisinage était bruyant y compris la nuit et les gens d'une politesse tout à fait lacunaire. Il était en outre inenvisageable d'y trouver un taxi, et ce même avant 22 heures. Non, Bob était bien déçu de son voyage, sans compter que l'hospitalité russe laissait vraiment à désirer ; en plus de ça, la bataille qui faisait rage dans la vieille ville était aussi longue et chiantie qu'un film de Jean-Jacques Annaud. Mais pourquoi diable l'avait-on muté à Stalingrad ? Son bureau sur place fut détruit dans un bombardement dès son premier jour, vers les 11 heures ; fort heureusement, Bob, qui n'allait jamais au boulot le matin, en réchappa par miracle.

Les journées passèrent sans que rien ne se passe vraiment : à part compter les tirs de mortier, plumer au bonneteau les blessés de guerre dans l'hôpital improvisé et faire les poches des morts, Bob n'avait pas grand-chose à faire. Il ne savait même pas pourquoi il était là. La

ville avait une drôle de tronche, et il y avait tellement de macchabées qu'on les aurait cru tombés du ciel, lâchés par Canadair ou un truc dans le genre : on dénombrait cinq à neuf mille refroidis dans les bons jours, ce qui parfois, vers les treize heures/treize heures trente, parvenait à couper l'appétit à Bob qui se définissait pourtant comme un bon vivant. Les soirées étaient difficiles : même si au début les explosions ressemblaient à de joyeux feux d'artifice, au bout d'un moment, les corps déchiquetés, ça lasse. Bob s'ennuyait tellement qu'une après-midi, deux semaines après son arrivée, il décida même de travailler : il recensa tous les chiens errants du coin en leur donnant des noms et transmit un rapport à sa hiérarchie pour organiser le premier concours canin durant une opération militaire de la Seconde Guerre mondiale. Le projet aurait pu aboutir, mais ça manquait de chiens-loups.

À des centaines de kilomètres de là, la nuit était tombée sur l'Allemagne fatiguée d'avoir couru après des Juifs toute la journée. Couverts d'or et de bijoux, Adolf et sa dulcinée Eva se prélassaient en leurs appartements sur des draps de soie, dégustant champagne frais, cognac, petits fours, fruits et chocolats. Portant les cheveux bouclés au carré et les vieux habits de sa grand-mère rhumatisante, Eva Braun ne payait pas de mine ; fervente catholique, redoutable au 400 mètres haies dans ses jeunes années, assistante photographe et détentrice d'un diplôme de dactylo, elle avait en outre un très bon contact avec les bêtes, et notamment avec Toto, le berger allemand du Führer, ce qui les rapprocha instantanément. Facilement impressionnable, cette jeune fille âgée de dix-sept ans à leur rencontre s'émut à la vue de sa « moustache amusante » et de son « grand chapeau de feutre » : il n'en fallut pas plus pour que débute une romance fougueuse et passionnée entre confiscations arbitraires, déportations massives et charniers improvisés.

— D'où viennent toutes ces merveilles ? demanda-t-elle innocemment.

— De dons, essentiellement, répondit Adolf pour la faire courte. Elle est pas belle la vie ? dit-il tout fiérot en exhibant ses trois chaînes en or autour du cou et ses deux rivières de diamant, tout en agitant les quatre ou cinq gourmettes aux noms de « Moshé » ou d'« Elias » qui rutilaient à ses poignets avec trois ou quatre montres de luxe.

— Et si on se mariait ? proposa Eva tout à trac.

— Allons, tu sais bien que ce n'est pas possible, je te l'ai déjà dit, ce ne serait pas bon pour mon image. Je suis marié avec la nation allemande.

— Elle a bon dos, la nation, en attendant c'est moi qui m'occupe de ton bretzel !

— Ne soit pas vulgaire ! s'énerva Adolf.

— On pourrait au moins voyager, aller dans les îles.

— Pour chopper des maladies chez les Papous ?! Je me donne assez de mal pour réformer ce pays, j’peux te dire que j’suis pas prêt de le quitter, et surtout pas pour aller chez des bamboulas mangeurs de papayes !

— J’dissais ça comme ça, calme-toi, tu vas devenir tout rouge, mon bichon.

— Arrête de m’appeler comme ça ! hurla Adolf en balançant sa joncaille et en flanquant un coup de pied à l’un des minuscules clébardes d’Eva. Puis je deviens tout rouge si je veux, d’abord ! s’emporta-t-il d’une voix stridente.

Et il bouda dans son coin.

Le mois suivant arriva dans le plus complet chaos : Bob avait en effet de grandes difficultés à se procurer la presse, et quand il y parvenait les pages des sports étaient systématiquement déchirées ou maculées de matières vaguement sanguinolentes. C’était vraiment pas de pot. Pour oublier tout ça, il ne lui restait guère que les spécialités locales, le rat mariné et la liqueur de parpaing, mais niveau gastronomie ça pissait pas loin. Bob, ne sachant plus quoi faire, s’adonna à des orgies sans fin de haricots rouges et de vodka (le ravitaillement était limité) en compagnie de types semi-délirants qui agonisaient à l’hosto, et tous sans exception convenaient que son projet de courts de tennis tenait la route.

Bob se réveilla un beau matin avec un furieux mal de crâne : il mit ça sur le compte de la gueule de bois, étant donné la formidable cuite qu’il avait pris la veille en faisant la bringue avec les mutilés de guerre qui fêtaient leur proche retour dans leur famille impatiente de prendre à charge un manchot ou un cul-de-jatte en uniforme à temps complet. Mais il y avait autre chose : c’est en se rasant avec un couteau-suisse qu’il vit dans le rétroviseur d’une jeep carbonisée la semaine précédente qu’une croûte sanglante se dessinait au-dessus de son oreille. En voulant la toucher, son doigt s’enfonça et ressortit de l’autre côté, dix centimètres à la verticale de la nuque : il fallait se rendre à l’évidence, Bob avait un trou dans le crâne. Le toubib confirma la chose ; il avait sans doute pris une balle dans la tête dans son sommeil, tiré par un voisin de chambrée ayant mal démonté son fusil à lunette ou œuvre d’un sniper insomniaque. Le docteur évoqua bien d’éventuels termites particulièrement virulents, mais il ne semblait pas y croire lui-même : dans tous les cas, Bob avait la gueule percée comme un bout de bois, ce qui lui faisait une bonne excuse pour être rapatrié illico.

Commandant en chef des forces allemandes, le maréchal Paulus signa les papiers de renvoi de Bob, son laisser-passer pour la vie normale, loin de ces soldats ennemis qui se

roulaient dans la poussière en se canardant toute la sainte journée. Début novembre, Bob avait plié les gaules : quinze jours plus tard, les Soviétiques achevaient d’encercler la ville et surprenaient dans les derniers jours de janvier Paulus et son état-major dans une cave en train de jouer au strip-poker à la lueur d’une bougie. La reddition ne se fit pas attendre, ce dont Bob se foutait éperdument — il avait des heures de sommeil à rattraper.

En Allemagne début 1943, la propagande battait son plein, sous l’égide de l’autoritaire Josef Goebbels. Disons les choses comme elles sont : Goebbels ressemblait furieusement à Laurent Romejko jeune en plus moche. Bâti comme un moustique, plus pâle qu’un lavabo, les lèvres pincées, le visage osseux et toujours impeccablement peigné, Goebbels faisait volontiers penser à un collégien recalé en sport pour asthme chronique. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession ; d’ailleurs l’Église le lui donna et Pie XII itou. Ministre à l’Éducation du peuple et à la Propagande, ce bon Josef avait un physique de charpentier : petit, râblé, boiteux, affublé d’un ridicule appareil orthopédique au pied droit et d’un pif tout aussi massif, il présentait, tout comme ses potos Adolf et Heinrich, les traits exactement inverses de l’Aryen de base — ce qui semblait ne choquer personne. Légèrement souffrant, Goebbels entra de bon matin dans le bureau d’Hitler, qui se levait tous les jours à 5h pétantes à cause de ses problèmes de vessie et pour se couper les ongles de pied. Il fit un bref salut nazi et s’écroula de tout son poids sur un vieux siège.

— Alors, Goebbels, ça gaze ? demanda Hitler par politesse.

— Où ça ?

— C’était purement rhétorique, je voulais savoir si ça allait pour vous.

— Bof, j’ai eu de la pluie ce week-end, un temps vraiment déplorable. Encore la faute des Juifs, une fois qu’il n’y en aura plus le beau temps reviendra.

— Sans nul doute. Vous vouliez me voir ?

— Oui, j’ai un projet de film absolument remarquable à vous soumettre. Ce serait une superproduction pharaonique à tendance nordique, le budget étant à votre discrétion, ça va de soi. Le pitch est simple : scène d’ouverture, vous, sur un gigantesque cheval doré, qui sortait de la brume, fier, altier, vous, quoi. Le peuple s’assemble et vous leur annoncez l’instauration d’un Empire glorieux pour les mille ans à venir. Les gens sont enthousiastes, je prévois quinze à vingt mille figurants, et tous se munissent de grandes lances, d’épées et de haches pour massacrer les non-aryens qui foisonnent aux environs. Quant à vous, dressé sur un formidable cerbère haut de cinquante mètres...

— Ca pourrait être un chien-loup ?

— Oui, pourquoi pas. Vous, donc, vous donnez l'ordre solennel à vos vaillants chevaliers de conquérir la planète, et là trois mille hommes en armures juchés sur des dragons attaquent simultanément tous les pays du globe, qu'ils ravagent par les flammes. À la fin, tout le monde vous acclame et les nations reconnaissantes s'unissent pour construire une statue monumentale de vous avec tout l'or, l'argent et le bronze de la planète, sur une hauteur de dix mille mètres, Du coup, vous devenez la plus grande construction de l'histoire de l'humanité, vous dépassez même l'Himalaya. Pour le générique de fin, j'avais pensé à du Wagner en fond sonore. Alors ?

— Ca va coûter cher, non ? Et pour le titre ?

— Je songeais à : « Hitler, ce héros », « Les seigneurs de l'univers » ou « Le monde à nos pieds, et alors ? ». Sinon, pour attirer un public plus jeune, quelque chose comme « Bienvenue chez les nazis » ou « Les S.S. sont sympas ».

— Ca me plait, Goebbels. Tant que vous êtes là, où en est la Grande Rectification des Matériaux Culturels ?

— La censure, vous voulez dire ? Ça avance doucement, on a fait brûler 80 000 livres le mois dernier, et j'ai personnellement vérifié que toute représentation photographique, iconographique ou mention écrite de votre personne soit accompagnée de commentaires élogieux, ainsi que de bien entendu.

— Vous êtes un bon, Goebbels, vous êtes laid comme un pou mais je vous aime bien. Dernière chose : vous avez réglé cette histoire de pantins à mon effigie ?

— Oui, toutes les poupées, les marionnettes ou les épouvantails vous associant de près ou de loin à un être chétif et méprisable ont été détruits. Votre image est sauve, Dieu merci.

— Excellent. Dites, Goebbels, ça va ? Vous avez l'air patraque.

— Ce n'est rien, *mein Führer*, j'ai choppé une épouvantable gastro pendant que j'étais dans ma maison de campagne. Saleté de Juifs ! Ils nous persécutent avec leurs maladies !

— Courage, mon vieux, on est train d'en voir le bout, dit distraitement Hitler en cherchant sa lime à ongles.

Le retour de Bob en Allemagne coïncida avec son intégration dans une structure adaptée, la Commission d'Ordonnance des Travaux Officiels Relatifs aux Études Publicitaires (COTOREP). En vertu de son trou dans le crâne qui pouvait remettre quelque peu en cause ses capacités mentales — perso, il ne voyait pas la différence —, il y côtoyait une foultitude

d'abrutis sous-doués, la plupart mi-débiles, mi-aryens, mutilés au dernier degré ou tout simplement trop dangereux pour qu'on leur laisse tenir une arme à proximité d'Aryens pure souche qu'ils seraient foutus de confondre avec le premier nègre venu.

Les types qui bossaient avec lui à la COTOREP étaient franchement bizarres ; leur chef, Jurgen Seguelen, était vieux, hautain, avec un teint au carotène suspect, un humour à la con et un goût immodéré pour le fric. Dans son domaine, c'était une épée : après des mois de tâtonnement (« Deux Juifs pour le prix d'une balle », « Tuer des Juifs, c'est de la balle », « Pour un Juif tué, la deuxième balle est offerte », etc.), c'est lui qui avait trouvé le fameux gimmick « Une balle, un Juif » qui avait fait fureur les années précédentes. Mais son heure de gloire remontait au mois de mai 1940, avec l'ouverture du camp de concentration d'Auschwitz I, vaste complexe regorgeant de mille activités folles (dixit la brochure), à soixante-dix bornes de Cracovie : là encore, après bien des hésitations (« Travailler c'est la liberté », « Je travaille donc je suis libre », « Travailler plus pour gagner plus », etc.), il avait pondu le génial « Travailler rend libre » ornant le portail d'entrée du camp. De telles performances situaient le personnage, qui n'en était pas moins un fameux connard.

Bob fit également la connaissance de trois larrons qui devinrent rapidement ses meilleurs amis. Le premier, Helmut, était chauve, dyslexique et bègue : affecté à l'aiguillage des races inférieures — Latins et Japonais à éduquer, Slaves, Asiatiques et Noirs à réduire en esclavage, Juifs et Tziganes à exterminer —, il était resté comme deux ronds de flan quand un Péruvien s'était présenté de lui-même à son office, avec un poncho et une flûte de Pan. L'individu ne rentrant dans aucune catégorie, Helmut avait rempli un formulaire spécial en lui donnant des papiers pour qu'il quitte librement le pays. Dans les jours qui suivirent, trois mille Péruviens avaient déboulé dans son bureau. Il les avait tous traités de la même manière ; une semaine après, Himmler lui-même, en voulant savoir comment trois mille Juifs avaient pu se volatiliser du territoire allemand, apprit la terrible méprise d'Helmut, qui se retrouva muté illico. Christopher n'avait pas eu plus de chance : un bombardement l'avait amputé des deux bras et il se trimballait depuis avec une double prothèse mécanique qu'il actionnait en tirant une ficelle avec les dents pour lever son bras droit et faire le salut nazi. Malheureusement, l'appareil s'était un jour déglingué en pleine réception : la prothèse s'était violemment arrachée, tel un fulguro-poing de Goldorak, et avait salement éborgné le haut dignitaire qu'il voulait saluer. Son transfert à la COTOREP ne se fit pas attendre. Siegfried, enfin, n'était pas franchement aidé : chargé de superviser les travaux forcés dans un camp de concentration, il avait pour mission d'ordonner aux prisonniers de creuser des trous puis de les reboucher. Le problème, c'est qu'il oublia de vérifier qu'ils les rebouchaient : au bout de trois jours, on

compta huit cents évasions avant qu'un de ses supérieurs ne découvre le pot aux roses et ne le vire à coup de pompes dans le derche.

Toute cette fine équipe devait donc plancher sur les slogans utilisés par la propagande du Reich, ce qui n'était pas rien — en apparence, car d'évidence les gradés jugeaient que le boulot était déjà fait, et que par conséquent leurs travaux n'auraient qu'un impact limité, raison pour laquelle Seguelen avait une sinistre bande de mous du bulbe sous ses ordres. Dès les premiers jours, il mit les choses au point niveau boulot :

— Mes loulous, dit Seguelen avec son ton paternaliste habituel, on a du pain sur la planche : on doit trouver un slogan pour rendre plus fun le camp de travail d'Auschwitz III.

— C'est quoi, ça ? demanda bêtement Helmut qui ne lisait jamais la presse.

— Un parc d'attractions pour Juifs, résuma Seguelen, en plus on leur paye le trajet. Il a ouvert depuis huit mois mais peine à trouver son public, faudrait le rendre plus jeune, plus cool, plus funky. Allez, maintenant, brainstorming : on fait une ronde et on mélange les cerveaux, on mélange, on mélange, on mélange ! Hop, hop, hop !

À ces mots, la troupe se leva, forma un cercle et réfléchit le plus fort possible, tête contre tête, en disant tout et n'importe quoi jusqu'à ce que jaillisse une illumination de cet amas de cerveaux cotonneux (« Bob a un avantage, il a déjà un trou dans la tête pour faire sortir ses idées », disait souvent Seguelen avant de partir d'un rire gras).

— Helmut, idée ?

— « Auschwitz forever ».

— Bof. Chris ?

— « À Auschwitz, on s'éclate ».

— C'est mieux. Sieg ?

— « Les camps de travail, ça vous gagne ! ».

— On se rapproche. Bob, à toi !

— « Auschwitz, vous ne viendrez plus chez nous par hasard ».

— Eh, on tient peut-être un truc ! Les autres, vous en pensez quoi ?

— C'est bien, dirent les zouaves fatigués d'avoir trop réfléchi.

— Ok, on garde, ça va cartonner. Voilà une bonne chose de faite, dit Seguelen fier de ses hommes et surtout de lui. Bon, on prend l'apéro ?

Les journées se passaient comme ça, à la COTOREP : on n'en ramait pas une et tout le monde était content. L'année 1943 allait se finir tranquille pépère quand la mort accidentelle de Seguelen entraîna la dissolution définitive de la commission indépendante qu'il avait mis

sur pied. Cette mort, on ne peut plus tragique, apprit en outre une chose fondamentale à Bob : il ne fallait jamais mélanger les cerveaux APRÈS l'apéro. Sans entrer dans les détails, disons qu'ils étaient tous ronds comme des queues de pelle quand Bob avait suggéré de faire un trou dans la tête de Jurgen pour mieux faire ressortir ses idées ; Helmut avait saisi la prothèse mécanique de Christopher et la suite avait tourné à la boucherie. Une fois de plus, Bob allait devoir trouver un autre job.

L'officier Josip Rutenheim était dans le bureau d'Hitler et il ne savait même pas pourquoi : on lui avait dit de venir, et il était venu. C'était la première fois qu'il le voyait en vrai ; dès son entrée dans le bureau, Hitler lui avait dit de s'asseoir et avait commencé à parler. C'avait commencé avec le temps, puis la situation militaire, le fiasco de Stalingrad, des insultes abominables à propos de Staline, puis ça avait dévié sur son père avec des jurons encore plus salés. Au bout de trois heures trente de monologue, Rutenheim s'assoupissait et avait un petit creux ; Hitler embraya donc sur son sujet favori.

— Je crois que j'aurais aimé être un chien-loup, ni vraiment un chien, ni vraiment un loup, quelque chose d'encore mieux, de plus fort, de plus beau, de plus puissant, j'aimerais être plus puissant et non pas prisonnier de ce corps grotesque et minuscule qui me condamne à gesticuler sottement pour qu'on m'accorde de l'attention, selon moi rien n'est plus merveilleux qu'un chien-loup, un vrai chien-loup je veux dire, c'est la beauté à l'état pur, c'est tellement magique, un chien-loup. Vous en pensez quoi ?

— Euh, que vous avez raison, dit Josip tout surpris de pouvoir enfin en placer une.

— Merci, ça m'a fait du bien de parler avec vous, officier Rutenheim. Vous êtes un homme remarquable, je le pense sincèrement. Naturellement...

— Je ne dirais rien de notre entrevue à qui ce soit, *mein Führer*, cela va de soi. Ce fut pour moi un plaisir et un honneur de partager ce moment avec vous.

— Merci soldat, vous pouvez disposer.

Rutenheim fit son plus beau salut en levant bien haut la mimine puis tourna les talons, tout sourire d'être dans les petits papiers du Guide suprême de la patrie expansionniste : il n'avait pas fait trois pas qu'Hitler lui avait déjà collé deux balles dans le dos. « On n'est jamais trop prudent », pensa le Führer qui ne lésinait pas sur la notion de confidentialité. Libéré d'un poids, il décida d'en venir au problème important de la journée.

— Mengele ! hurla-t-il de toutes ses forces.

Le bon docteur entra la tête basse, craignant qu'on ne lui supprime une part du budget allouée à ses révolutionnaires travaux de fusion des manouches dans l'hydroxyde de sodium. Josef Mengele était un type bien sympatoche, d'ailleurs tout le monde, hormis le Führer, l'appelait « Jojo ». Il ressemblait de manière indubitable à un poissonnier itinérant, un gendarme bien noté ou à un expert comptable participant activement à la chorale de son quartier le week-end et les jours fériés. Il était de plus très curieux et adorait faire mumuse avec son scalpel (c'est à cela que l'on reconnaissait à coup sûr l'homme de science).

— Asseyez-vous, toubib, faut qu'on cause.

— Euh, qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda-t-il en enjambant le cadavre de Rutenheim.

— Un suicide. Surmenage.

— Un suicide ? Il a deux balles dans le dos !

— C'était un homme très souple, mais là n'est pas la question. Où en sont vos travaux ?

— Je suis à Auschwitz depuis avril, je m'occupe essentiellement des gitans, des gens charmants mais pas très honnêtes. Je mène des expériences passionnantes sur les jumeaux notamment, j'essaie de les « coller » ensemble pour en faire des super-siamois.

— Dans quel but ?

— Créer des soldats parfaits, avec quatre jambes pour courir plus vite, quatre bras pour tenir deux mitraillettes à la fois et deux têtes pour surveiller leurs arrières.

— Prodigieux. Et pour le reste ?

— Je réfléchis au recyclage des corps des races asociales, j'ai pas mal d'idées d'ailleurs. J'envisage de faire des habits pour chiens avec les cheveux, des chaussures avec la peau, des xylophones avec les plus petits os, des pots à miel miniatures avec les oreilles et d'aplatir les testicules avec un rouleau à tapisserie pour en faire des napperons fantaisie.

— Riche idée, surtout les habits pour chiens, mais parlons plutôt d'une grave urgence qui requiert vos lumières. Voyez-vous, toubib, j'ai un sérieux problème de taille.

— Oui, je vois, c'est très courant vous savez, moi qui examine des corps toute la journée j'en sais quelque chose, nous pouvons remédier à cela au moyen d'un extenseur mécanique que vous porterez 24h/24 autour du pénis afin de...

— Je parle de ma taille en général, bouse humaine, le reste est très bien proportionné ! éructa Hitler dans un postillon rageur.

Sirotant du champagne tiède dans la salle d'à côté, Eva ne put réprimer une moue.

— Ah, très bien, très bien, *mein Führer*, mais vous devriez en parler à votre docteur.

— C'est que j'ai pas vraiment confiance en lui, je lui trouve un air louche².

— D'accord, mais moi je ne vois pas comment je...

— Écoute, crétin tout juste bon à récurer mes chiottes, je suis petit, on ne me voit pas de loin, je n'impressionne pas assez. Grandis-moi, quelle que soit la méthode, mais je dois à tout prix compenser, tu m'entends, com-pen-ser !

Mengele sortit de la pièce tout à fait circonspect. Le lendemain, il revint avec une trouvaille du feu de Dieu : il avait inventé les semelles compensées.

Une autoanalyse poussée permit à Bob Awe de comprendre ce qui clochait : il n'était pas fait pour suivre stupidement les directives d'un système étriqué, il était fait pour vivre en dehors du système où il pourrait s'épanouir tel un jeune papillon (qui de toute façon ne vivaient pas bien vieux). Selon lui, le principal problème du nazisme était facilement identifiable : il jouissait d'une image déplorable auprès des Juifs. Il lui semblait également urgent de redorer l'image de marque du national-socialisme auprès des jeunes et des gens qui résidaient loin des villes. Une autre idée vient se greffer à cette réflexion déjà brillante : tout le monde aimait les cirques. Ni une ni deux, Bob entama l'année 1944 par un vol caractérisé : il alla dans le hangar où il travaillait à son retour du front de l'est (il avait gardé un double des clés) et piqua un camion Saurer visiblement hors d'usage. Une fois décapé, réparé et repeint avec de belles bandes de couleurs chamarrées, il avait là la roulotte rêvée pour son tout nouveau cirque itinérant.

Le premier arrêt du *Hitler Magic Circus* eut lieu dans la campagne de Francfort : avec l'aide des habitants, il fallut moins de trois mois à Bob pour construire un chapiteau, le faire tenir debout, embaucher des artistes au chômage pour faire les numéros et battre la cambrouse en quête de bêtes féroces (chats, lièvres, loutres, chèvres) à dompter. À la mi-mars, la première représentation se déroula, Bob étant à la foi Monsieur Loyal, clown, trapéziste et dompteur de loutres. Le spectacle connut un vif succès, enchantant petits et vieux, la foule enthousiaste applaudissait à tout rompre, surtout le clou de la soirée, numéro extrêmement chiadé où Bob, déguisé en Hitler (il s'était laissé pousser la moustache exprès), apprenait à une armée de moutons sapés en noir avec képi sur la gueule et bottes aux pattes à marcher en

² Médecin personnel d'Hitler, adepte du Pento et de l'euthanasie de débiles, Karl Brandt n'était effectivement pas commode ; il paraissait si peu recommandable que même pour quelqu'un le connaissant bien, de sérieuses réticences étaient éprouvées à l'idée de lui laisser les clés de sa Peugeot pour aller en boîte le samedi soir.

cadence au son du tambourin. Alors qu'il ne demandait rien, Bob reçut même de l'argent des spectateurs en guise d'encouragement ; il s'acheta avec des gaufrettes à la vanille.

De trous moisissés en trous moisissés, le spectacle se peaufina au fil des mois : des jongleurs furent engagés ; Bob embaucha des Tziganes cracheurs de feu en maraude ; des mutilés de guerre et des anciens de Stalingrad et de la COTOREP vinrent donner un coup de main ; Bob alla jusqu'à cacher dans sa propre roulotte des Juifs déguisés en ours pour passer inaperçus. À chaque endroit où il s'installait pour deux semaines ou un mois, Bob trouvait de nouvelles personnes pour travailler avec lui et concevoir le show, puis il repartait seul dans son petit camion dont la peinture s'écaillait avec le froid, voguant vers d'autres incroyables aventures. Sans trop se risquer à l'Est, Bob traîna ses guêtres de Mayence à Rostock, de Dresde à Fribourg en passant par Nuremberg où, bientôt, un autre genre de cirque tout aussi rigolo ferait un carton. Et la roulotte du *Hitler Magic Circus*, insouciant des aléas de la guerre qui salit les habits et fait des ampoules aux doigts, continua son petit bonhomme de chemin aux quatre coins du territoire allemand, dans la plus totale impunité.

Dans le même temps, la vie suivait paisiblement son cours dans le Reich qui se moquait bien des mesquines opérations des Alliés et de leurs potos amerloques qui construisaient des châteaux de sable à la grenade sur les plages normandes. En août 1944, un micro-événement secoua le petit monde des cadres sup S.S. : Eichmann s'empara du titre d'« Employé du mois » en pulvérisant tous les records, après être parvenu durant l'été à déporter 500 000 Juifs hongrois en un temps record de 56 jours. Hitler en personne vint lui serrer la pince et lui remettre son prix décroché de haute lutte, soit un pin's phosphorescent, son poids en nougat et une sorbetière confisquée à un glacier séfarade mystérieusement disparu alors que la période était pourtant propice aux affaires. À la fin de l'année, la situation allait cependant de mal en pis pour l'Allemagne et les forces de l'Axe : Hitler s'en foutait copieusement et continuait à se taper la ruche.

— Ah, du pigeon rôti, j'en mangerais toute la journée ! s'exclama-t-il quand on lui apporta son plat préféré dans le grand salon de son palais de Munich.

Un officier chargé de lui tenir compagnie (Hitler détestait manger seul) faisait le pied de grue à quelques mètres de là ; il fut aux premières loges pour voir arriver Eva Braun, maquillée comme un side-car soviétique volé.

— Mais putain, Eva, c'est quoi ça, du fond de teint ? s'enquit Hitler en recrachant un bout de pigeon.

— Oui, je voulais me faire belle pour...

— Rien à foutre ! Tu sais avec quoi on fabrique ton maquillage, au moins ? Des produits animaux, ma cocotte ! À tous les coups, ton fond de teint on l'a fait à base de graisse de baleine ! Tu veux vraiment qu'on tue des baleines innocentes pour que t'aies meilleure mine ? C'est ça que tu veux ? À cause de toi, quelque part dans le monde, un petit baleineau souffre parce qu'on a tué sa mère pour faire cette saloperie dégueulasse dont tu t'es badigeonné ta face de raie ! Mais chiale pas, putain, c'est quoi ton problème ?! Tu sais bien que j'adore les baleines, je les aime presque autant que les chiens-loups !

— À propos de chiens-loups, *mein Führer*, crut bon de s'immiscer l'officier en quête d'avancement, j'ai eu une idée : vous n'êtes pas sans savoir qu'outre les Jeunesses hitlériennes, nous avons déjà créé l'Association des jeunes filles allemandes, l'Association des femmes allemandes, l'Association des Allemands de l'étranger, l'Association des Allemands d'Allemagne...

— Ca veut dire quoi « Allemands d'Allemagne » ?

— Aucune idée, on était bourré quand on a trouvé ça. Ce que je voulais dire, c'est qu'on pourrait aussi créer l'Association des animaux allemands. Ce serait un moyen de protéger les chiens-loups en s'attirant la sympathie des amis des bêtes.

— Et si on faisait plutôt une Association des chiens-loups allemands ? Ç'aurait de la gueule, non ?

— Sûrement, *mein Führer*, vous avez raison, comme toujours.

— C'est pour ça que c'est moi le chef. Constituez cette assoc' et tenez-moi au courant, je vous mets en projet prioritaire niveau subventions. Dites, j'espère que vous touchez votre bille en chiens-loups ?

— Euh, oui, je...

— Parfait, parfait, vous pouvez disposer, dit Hitler tout sourire après cette bonne nouvelle qui lui mettait du baume au cœur.

— Ah, encore une chose, M. Goebbels m'a chargé de vous informer d'un léger problème dans le plan de communication du Reich, il paraîtrait que quelqu'un cherche à salir votre image à travers un cirque de campagne...

— Quoi ? On me moque !

— Je crois, oui, mais...

— C'en est trop ! vociféra Hitler en bondissant de sa chaise. Eva, mets mon pigeon à réchauffer, je vais voir Goebbels tout de suite pour tirer ça au clair !

Cinq minutes après, Hitler, sa serviette toujours autour du cou, entra dans le bureau de Goebbels occupé à démonter et à huiler à la burette son appareil orthopédique qui grinçait un peu quand le temps était à l'orage.

— Que puis-je faire pour vous, *mein Führer* ?

— Te fous pas de ma gueule, Goebbels ! C'est quoi cette putain d'histoire de cirque !

— Ah, on vous a prévenu. J'ai entendu des rumeurs selon lesquelles un ancien S.S. reconverti en Monsieur Loyal organiserait des spectacles de cirque mettant en scène notre illustre régime et votre splendide personne. Il aurait appelé ça le *Hitler Magic Circus*.

— Mais c'est dégoûtant ! Quel sacrilège ! Comment ose-t-il ? Il faut arrêter cet individu au plus vite, faites bombarder immédiatement son chapiteau !

— Hélas, il semblerait que ce soit un cirque itinérant...

— Je m'en cogne, trouvez-le et crevez-le, cet empaffé !

— Euh, je pensais que nous avions des problèmes plus importants à régler, les Américains progressent en France, les Soviétiques approchent à l'Est, nous avons autre chose à faire que détruire un cirque qui...

— Puisque c'est comme ça, je m'occuperais de ça moi-même ! Mettez les services de renseignements sur le coup et appelez-moi une voiture !

— Robert ! hurla Goebbels à l'intention de son assistant.

Un grand type efféminé apparut dans l'embrasure de la porte.

— Oui, Josef ?

— Sortez la Mercedes pour notre Führer, je vous prie.

— Désolé mais je crains que la voiture ne soit en panne, un problème de carburateur.

— Un coup des Juifs, une fois de plus, pesta Goebbels. Décidément, ils nous en veulent. Tant pis, nous prendrons le camping-car.

— Non ! s'énerma Hitler. Laissez tomber, je me démerderais sans vous !

Le Führer disparut dans un claquement de porte et Goebbels reprit sa burette.

Moins d'une semaine plus tard, Hitler débarqua seul et incognito dans un bourg à une cinquantaine de kilomètres de Stuttgart — dernier endroit en date où le *Hitler Magic Circus* avait posé ses bagages —, bien décidé à botter le cul de Bob avec ses pompes taille 38. Le spectacle avait déjà commencé quand Hitler se glissa subrepticement en coulisses, où il put voir le chapiteau bondé et les gens s'esclaffant à ce simulacre grotesque de Reich proposé par Bob. Il avait en effet eu la brillante idée de reconstituer la campagne de Russie à base

d'handicapés divers, de chèvres déguisées en S.S. et de lancers de tomates pour représenter le sang. Tout ça était d'un très mauvais goût. Durant l'entracte, la terrible confrontation eut lieu ; Adolf Hitler, menton haut, air supérieur et moustache taillée de frais, se planta devant Bob grimé en auguste et s'écria :

— Je suis Hitler !

— Ah, parfait, j'veus attendais, répondit Bob en lui serrant la main. Vous lui ressemblez pas des masses mais c'est pas grave. La route, ça allait, vous avez trouvé facilement ? Vous êtes en retard, suivez-moi, j'veis vous montrer votre déguisement.

— Mais je...

Hitler n'eut pas le temps de le menacer ni de sortir son arme que Bob, l'attrapant par la manche, l'avait déjà emmené dans sa roulotte : ignorant la géométrie des lieux, le Führer se prit le cadre de la porte dans le front et tomba tout estourbi.

Quand il retrouva ses esprits, un concert de rires comme il n'en avait jamais entendu l'entourait : il était au milieu de la piste, à côté de Bob toujours en auguste, lui-même costumé comme un vulgaire saltimbanque. Il avait été sans le savoir victime d'un regrettable quiproquo : Bob l'avait confondu avec un clown de dernière minute qu'un ami lui avait conseillé et qu'il n'avait jamais vu, le destinant au clou du spectacle car il prétendait être un « sosie pas trop mal ressemblant » d'Hitler. En habit de lumière nazi et affublé d'un gros nez rouge (Bob l'avait fringué et maquillé quand il était dans les vapes), Hitler, entouré de visages hilares qu'il avait envie de voir écrasés sous des chenilles de char allemand, connut la pire humiliation de sa vie. Bob commença par l'arroser avec sa fleur-jet d'eau qu'il portait en boutonnière, puis il le fit asseoir sur un coussin-péteur, lui flanqua de grosses mandales et le fit tourner en bourrique dans la bonne humeur générale. À la fin, alors que le public s'étouffait presque de rire, il lui balança une pleine bassine de goudron sur tout le corps et tira sur une corde pour ouvrir, au-dessus de sa tête, un grand sac rempli de plumes d'oie. En s'ébattant vainement pour s'en débarrasser, Hitler ressemblait à une grosse poule agitée tentant de s'envoler.

— Alors, les enfants, vous voulez qu'il s'envole ? demanda soudain Bob en faisant craindre le pire au Führer qui n'y voyait presque plus rien.

Pendant que les gamins ricanants tapaient dans leurs mains pour voir décoller la grosse poule, une demi-douzaine de mutilés de guerre poussa à la force des moignons un canon géant au centre de la piste ensablée. En vue de ce numéro exceptionnel, on l'avait chargé d'une méga-dose de poudre : ça allait envoyer du gros. Un pan de chapiteau s'ouvrit et Bob poussa

Adolf Hitler, incrédule et emplumé, dans le gigantesque canon qui se dressa vers le ciel. Une mèche fut allumée, il y eut des cris de rage à l'intérieur, des éclats de rire dans la foule et une colossale explosion sous les applaudissements du public ébahi : à 23h12, heure de Berlin, un dictateur furibard déguisé en poulet géant s'envola dans la nuit rhénane, en direction de la Grande Ourse.

L'atterrissage fut douloureux, et la suite encore plus. Adolf, passablement ecchymosé, se trouvait dans un enclos boueux, couvert de goudron, de plumes et de merde de bouc — bouc qui, une fois réveillé, se jeta sur lui pour le sodomiser sans ménagement, ainsi qu'ont l'habitude de le faire les boucs quand ils voient débarquer dans leur enclos un poulet géant venu de la Grande Ourse. Les cris perçants du Führer alertèrent une modeste paysanne qui roupillait en sa chambrée dans la ferme adjacente ; la pauvre femme s'empressa de porter secours à cet étrange individu qu'elle nettoya et pansa avec tendresse avant de l'attacher aux barreaux de son lit à l'aide de menottes. Il gueula qu'il était Hitler ; elle répliqua qu'elle serait le gros Staline, ce qui n'augurait rien de bon pour lui. L'innocente fermière était en réalité une tapineuse berlinoise tendance S.M. qui s'était mise au vert pour soigner un œdème infecté, et qui, du fait d'une myopie précoce, n'avait nullement reconnu le surpuissant phare de la nation allemande. Après des attouchements honteux qui lui firent regretter le bouc, Adolf parvint à s'échapper en profitant du sommeil de l'impudente et s'enfuit dans la campagne désolée, hagard, à moitié nu, l'âme glacée, en affichant le regard vide de celui qui a vu l'innommable sans être réconforté par le moindre chien-loup.

Bob Awe avait continué sa tournée des villages comme si de rien n'était avec son cirque itinérant, mais le lendemain, il commit l'erreur de vouloir rendre service à un ancien camarade, et pas le plus fute-fute : Helmut, l'homme aux Péruviens de la COTOREP. Voulant piéger un pont pour retarder l'avancée des ennemis de l'Allemagne insoumise, ils passèrent une demi-journée à le truffier d'explosifs et à s'assurer que le passage de la moindre carriole se solderait par une retentissante explosion. Fiers du travail accompli, ils décidèrent d'aller se payer une mousse pour fêter ça — et passèrent par ce même pont, qui sauta aussitôt. Helmut fut pulvérisé, tout comme le camion du *Hitler Magic Circus* ; Bob termina à la flotte, en s'accrochant comme à des bouées de sauvetage aux malles de farces et attrapes qui flottaient ça et là. Il parvint néanmoins à regagner le rivage, empli d'eau impropre à la consommation et de résolutions nouvelles : trempé, fourbu, il jura, mais trop tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

Trois jours passèrent. Nul ne savait ce qu'il était advenu du Führer ; des rumeurs couraient sur son éventuelle fuite, ce que les membres de l'état-major réfutaient formellement alors qu'eux-mêmes n'en auraient pas été surpris, tant la situation commençait à sentir le sapin pour leur face. « Jojo » Mengele détruisait le plus de paperasse possible pour effacer les preuves de ses agissements ; Himmler pensait rétablir la situation en trouvant le Graal dans une grotte cathare désaffectée ; Goebbels avait écrit un scénario tip-top qu'il avait hâte de montrer à Adolf dès son retour ; et Eva se languissait en caressant ses bichons.

Alors que les dignitaires nazis aux abois envisageaient la retraite, l'ouverture de négociations avec les Soviétiques, la trahison pure et simple ou l'exil prématuré en Amérique du Sud, la situation évolua enfin quand Hitler lui-même, déguenillé et cradingue comme un nazi égaré dans un monde hostile où la barbarie des boucs et des nymphomanes fait loi, réapparut éreinté sur le perron des locaux munichoïses du Reich. Le premier être amical qu'il croisa fut une jeune recrue insouciante qui venait de s'engager stupidement à quelques mois d'une déroute prévisible (le type en question étant il est vrai un peu con).

— C'est vous, chef ? On vous a cherché partout, on hésitait presque à nommer Himmler empereur du nouvel ordre millénaire mondial pour vous remplacer. Dites donc, vous avez l'air tout chafouin, vous avez passé une mauvaise nuit ?

— Et comment, raclure de chiottes, tas de merde infâme, je me suis fait enculer par un bouc avant d'être harponné par une bougresse érotomane ! Ca fait trois jours que je fais du stop, résidu de bidet de mes deux, je suis sale, pouilleux et tout décoiffé ! Retrouvez-moi l'abruti dégénéré, le salopard puant le vomi de chien qui m'a foutu dans ce canon, retrouvez-le, tuez-le, torturez-le, brûlez-le, gazez-le et torturez-le encore !

— Ce sera fait, dit l'officier en prenant tout en sténo sur son carnet. Autre chose ?

— Oui, retrouvez tous ceux qui étaient sous ce chapiteau et fusillez-les jusqu'au dernier, ensuite vous exécuterez les hommes, les femmes, les enfants et les animaux de tous les villages dans un périmètre de trois kilomètres, puis vous mettrez le feu à toutes les maisons et à...

— Aux cabanes aussi ?

— Mais oui, face de fion, et ne me coupe plus ja...

— Et les cabanons ?

— Ta gueule, ta gueule, ferme ta putain de gueule, siphon de chiotte ambulante, tronche d'étron, maladie vénérienne sur pattes, ferme-la quand je parle, bordel ! Foutez le feu partout, aux forêts aussi, aux montagnes s'il le faut, détruisez les routes, les ponts, les chemins de

terre, de fer, rasez tout, envoyez l'aviation et les chars, brûlez aussi les cadavres, broyez les os, faites-en de la semoule, de la chapelure, de la miette, après enterrez les restes, brûlez-les une autre fois, recouvrez-les d'acide, de napalm, mettez une bonne couche de litière pour lutter contre les odeurs, ensuite faites fusiller tous les types qui auront fusillé les premiers, coupez-les en morceaux, donnez-les à bouffer aux chiens, fusillez les chiens après, gazez-les, taillez-les en petits bouts, en copeaux, brûlez-les, sulfatez-les, répandez-les en sciure pour faire de l'engrais et brûlez encore le tout pour finir, putain !

— Ce sera tout, chef ?

— La ferme, bougre de con ! dit Hitler, rouge comme un Teuton en rut, en attrapant son flingue et en lui mettant une balle dans la tête. Et merde, j'veais être obligé de tout réexpliquer à un autre connard ! Fais chier, fais chier, fais chier ! hurla-t-il en se tirant très fort les poils de moustache.

Six mois plus tard, on retrouvait Adolf tout carbonisé avec Eva au fin fond de son bunker ; sans doute une autocombustion due à l'énervement, suite à un énième malentendu dans l'application de ses sages consignes. Faut bien le reconnaître : Hitler avait beau être un brave gars, il était quand même entouré par pas mal de baltringues.

Bob Awe quitta l'Allemagne pour se planquer un temps en Suisse peu avant la débâcle, au moyen d'un savoureux quiproquo dont je vous fais grâce par manque de place — lequel étant, il faut bien l'avouer, assez long à raconter et peu accrocheur d'un point de vue narratif, même si je crois qu'il était question d'un chien amputé, d'une pendule en chêne et d'une pute alémanique, à moins que je ne confonde avec autre chose. Quoi qu'il en soit, il est toujours en vie aujourd'hui ; il va bien et s'est récemment mis au golf. La maturité aidant, il a laissé derrière lui sa folle période de bad boy en uniforme noir ébène, mais il a quand même gardé les bottes. Pour remercier l'Église de son soutien sans faille durant les années difficiles du procès de Nuremberg, Bob va à la messe tous les dimanches. De retour sur les lieux de ses exploits passés, il a même été élu dans un petit bled de Bavière. Quand on l'interroge sur son passé nazi dans un bar nostalgique de cette glorieuse époque du vieux Munich, Bob hausse les épaules et commande une autre bière.

Quant à son frère Max, il paraît qu'il aurait tordu le nez du Führer peu avant sa mort pour le punir d'avoir été très méchant, aurait fini en taule en voulant enfiler un ourson au zoo de Berlin puis aurait été libéré avant de prospérer dans le commerce de la dentelle à Calais.

Toujours aussi pédé, il aurait acheté l'intégrale de Patrick Juvet et projetterait d'écrire un livre sur son passé trouble plein d'expressions toutes faites, de mots allemands mal orthographiés, de massacres décrits avec complaisance et de sodomies verticales, intitulé *Les Bienveillantes* en hommage à une boîte à partouze locale.

N'importe quoi ; il aurait mieux fait d'écrire de la S.F. naze³ comme tout le monde.

³ Le véritable « premier roman » de Jonathan Littell n'est autre qu'un nanar de science-fiction, le bien-nommé *Bad voltage* dont il ne semble (à raison) pas spécialement se vanter.